

Un jardin dans la ville

Claire Lecœur

Je suis assise au bord d'un champ. La brume s'élève de la terre récemment labourée et brouille les contours les bouquets d'arbres sombres. Je regarde le champ. Il ondule entre les arbres qui le retiennent par les bords et, près de la maison aux volets verts, le pommier lourd des fruits qu'il lâche un à un dans la lumière voilée du matin. Le ciel, ici, a toujours été très grand.

Je retrouve les textes écrits dans le sillage des propositions conçues par François Bon pendant cet été 2013. « L'idée serait de partir sur un texte en prose qui grandirait lentement, prendrait son temps entre lieux, paysages, visages, sans chercher à jouer au roman, plutôt dans une méditation sur la réalité proche », écrivait-il en ouverture à notre aventure d'écriture sur le net. Je relis les textes écrits pendant l'été, trouve des fragments épars, des formes disparates. Où est-il, le noyau de désir qui m'a tenue attachée tout l'été à l'aventure partagée de ces écritures à contraintes ? Je lutte contre un sentiment trouble, insistant d'étrangeté. Comment créer une unité avec la disparité induite par les propositions d'un autre ? J'entends le choc amorti de chaque pomme qui tombe dans l'herbe encore trempée de rosée. Écrire, faire écrire. Comment circule le désir d'écrire entre celle-celui qui appelle les écritures, et celles-ceux qui la donnent en retour ?

Je me lève, vais chercher l'aide des livres dans la maison aux volets verts, trouve « Écrire » de Marguerite Duras. « Je crois que la personne qui écrit est sans idée de livre, qu'elle a les mains vides, la tête vide, et qu'elle ne connaît de cette aventure du livre que l'écriture sèche et nue, sans avenir, sans écho, lointaine, avec ses règles d'or, élémentaires : l'orthographe, le sens. »

La forme, et le sens. Je suis avec ce jardin qui s'est imposé dès la première écriture, le parc des Buttes Chaumont. Je suis avec ces paysages si variés du jardin, avec cette terre et ses pentes et ses arbres et ses ouvertures sur la ville, avec le ciel si proche en ces hauteurs et ceux qui, comme moi, trouvent un abri auprès de cette nature vivante dans la grande agitation citadine. Je suis sur les pas de celui qui conçut ce jardin, je remonte le temps suivant les sillons de l'œuvre inouïe de son créateur, Jean-Charles Alphand et, tout à coup, je bute – sur un produit de l'esprit qui résiste à l'ensemble, des « intentions d'écriture » qui quittent l'univers de la fiction pour donner un avenir au texte que les autres fragments ne soutiennent pas.

J'ai aimé les écrire, pourtant, ces « intentions d'écriture ». Aimé la liberté intellectuelle qui, détachée des contraintes de l'écriture littéraire, voyait grand et loin. Aimé m'adonner à cette écriture essai, documentaire, qui planifiait tout ce qu'il serait possible de développer, en d'autres temps, à partir de mon amour pour ce parc et des découvertes nées de l'écriture elle-même : l'art des jardins, le métier de paysagiste, la place des jardins dans les politiques d'urbanisme depuis Alphand jusqu'à nos jours... Je coupe, resserre, répartir le texte entre les autres – il dérive, dépliant des perspectives dont les autres fragments se détachent, s'éloignent. Je commence à aimer cet écart, à aimer que l'écriture n'en fasse, finalement, qu'à sa tête. Le sujet, au fond, est-ce la vie du parc dans la ville aujourd'hui ? Est-ce mon admiration pour le personnage d'Alphand ? Est-ce mon attachement pour les paysages aimés depuis l'enfance, dont je retrouve la beauté libre dans ce jardin ?

Dans la maison aux volets verts, je trouve « L'exposition » de Nathalie Léger. Un livre de fragments. Une quête initiée par la découverte des portraits de la comtesse de Castiglione, dont la beauté stupéfiait. L'auteure écrit sans idée d'où l'écriture la conduit. « Pendant des années j'avais pensé que la moindre des choses, pour écrire, c'était de tenir son sujet. De nombreux commentateurs, des écrivains célèbres, des critiques l'avaient dit, pour écrire il faut savoir ce qu'on veut dire, ils répétaient en le martelant : il faut avoir quelque chose à dire, sur le monde, sur l'existence, sur, etc. Je ne savais pas que le sujet, c'est justement lui qui nous tient. » Qu'en était-il du rapport de cette femme à sa beauté, cette femme qui se faisait photographe chaque jour ? Les fragments s'écrivent en spirale autour du centre qu'est cette énigme, qu'ils dévoilent progressivement. « Elle aura tourné sans relâche autour de son reflet, quelques mois de fêtes et de plaisir, l'ivresse de la beauté, du pouvoir, et surtout la jouissance insatiable, l'inaltérable jouissance d'être regardée. »

Comment me revient-elle, dans le sillage de cette lecture, la pensée d'Étienne qui se rend aux Buttes Chaumont tous les jours avec une valise, sort de la valise chevalet, tubes, pinceaux et palette, s'assied sur un pliant, prend consciencieusement des repères de proportions et de perspectives sur la feuille qu'il a fixée à son chevalet et peint, par tous les temps, des aquarelles inondées de lumière ? Étienne, son visage éteint. Étienne célèbre sans relâche la beauté d'une nature dont il donne les reflets.

« S'abandonner, ne rien préméditer, ne rien vouloir, ne rien distinguer ni défaire, ne pas regarder fixement, plutôt déplacer, esquiver, rendre flou et considérer la seule matière qui se présente comme elle se présente, dans son désordre, et même dans son ordre » écrit plus loin Nathalie Léger, dans « L'exposition ».

Depuis l'avenue de Laumière, un peu avant d'atteindre la mairie du XIXe en venant du canal, jaillit, entre les feuilles larges des catalpas, la façade rocheuse de l'île des Buttes Chaumont surplombée par la silhouette élancée du temple de la Sybille. Ensuite, une fois passées les grilles de l'entrée principale, je trouve les hauts platanes et aussitôt surgissent les routes de Provence bordées de leurs silhouettes en arches claires. Alors me revient, depuis l'enfance, l'émerveillement des retrouvailles, l'été, après les étendues immensément plates des plages du Nord, avec la nature baroque du Sud. Tout à coup les odeurs – après l'iode nordique ça n'est plus la mer mais la terre qui les exhale. Les roches rouges de l'Estérel crépitent sous un soleil implacable qui, parfois, embrase les forêts. Je me souviens des immortelles et de mon désir de garder toujours leur odeur avec moi ; du chant inouï des cigales sur fond de résine gluante, des lauriers roses et des cactus, des oliviers, des eucalyptus, des chênes verts et des chênes lièges, des séquoias, mélèzes, amandiers, magnolias, palmiers, figuiers, lauriers, glycines, cyprès ; de tous ces arbres sortis de terre – semblait-il à l'enfance attachée aux camaïeux nuancés des gris nordiques – par la seule force de la lumière.

J'ai voulu connaître les paysages. Les éprouver, les peindre. La Grèce, Israël, l'Espagne, la verte Angleterre, l'Italie. La côte déchiquetée du Pacifique en Californie, les géants de New-York aux prises avec les humeurs de l'océan. Le Pérou – le lac Titicaca, l'ascension vers le Machu Pichu. La Paz, la densité mystérieuse de la forêt amazonienne en Bolivie. Les cheminées de fées et les églises peintes en Cappadoce. Le très long trek dans les plis des montagnes ocre, jaunes, turquoise de l'Himalaya au Ladack. La Sierra Nevada en Californie – me baigner dans les « hot springs » à deux-mille mètres d'altitude sous un ciel saturé d'étoiles comme j'en reverrai rarement. Le Brésil, parce qu'il fallait les voir, les montagnes sortant de la mer à Rio de Janeiro sous les bras étendus du Christ qui domine la baie. La France dans tous ses coins, surtout le Sud. La Grèce à nouveau, les tamaris au tronc blanchi à la chaux contre le bleu parfait de la mer, les bougainvilliers à Athènes, la vallée de Delphes et la mer des oliviers entre les bras des montagnes qui plongent leurs doigts, là-bas, en bas, dans l'autre mer – le bruissement vert-argent des feuilles si fines en contraste avec les troncs si sombres des arbres, parfois millénaires. L'odeur entêtante du jasmin piqué dans les cheveux des femmes, ses effluves répandus dans l'air humide qui colle la peau, en Inde du Sud. La Provence – Aix, la montagne Sainte Victoire, Arles, les Alpilles, le mistral sur le Rhône, les oliviers encore, la forme caractéristique des feuillages taillés pour accueillir la lumière et faciliter la cueillette, les champs d'oliviers peints par Van Gogh, ses nuits étoilées. La Grèce encore. Marrakech et les montagnes rocailleuses du désert marocain. L'Afrique enfin – le Sénégal, Saint Louis, Gorée et la maison des esclaves, Ouagadougou et la route en 4x4 jusqu'au pays Dogon, la falaise de Bandiagara et, à nouveau, l'in vraisemblable accumulation des étoiles au-dessus de la tête alors que je dormais sur les toits des maisons. Connaître les paysages, les formes que prend la terre en différents endroits du globe, d'autres façons de l'habiter. Éprouver la force massive des

montagnes, la pureté de l'air en altitude, les merveilleuses nuits d'été. Arpenter les villes, la forme des villes. Jérusalem, Venise, Prague, Londres, Marseille, Nice, Madrid, Séville, Barcelone, Bombay, Madras, Mahabalipuram, Étapes, Boulogne, le Vigan. Le tout petit village dans les collines verdoyantes du Kent. Montpellier, Toulouse, Dax, Bilbao, Barcelone. Hydra, Nauplie, Corinthe, Le Pirée, Amorgos. Les villes et l'eau, les fleuves qui traversent les villes. Les arbres, la consolation qu'on trouve en leur abri.

Le soleil termine sa courbe du jour au-dessus de la maison aux volets verts. Les paysages des Buttes Chaumont ne sont plus, aujourd'hui, ceux qu'a créés Jean-Charles Alphand. Ce visionnaire a su projeter son œuvre vers l'avenir, planter des arbres aux essences rares qui créent la variété des lieux où Hélène, Théodore, le SDF, les jeunes africains, Étienne, la narratrice trouvent aujourd'hui l'apaisement. Je pense à l'arbre d'Afrique, à ce temps de la palabre où les conflits d'un village doivent être résolus par la parole. Je pense à ce que mon texte contient d'allusions à la violence faite à l'homme par l'homme. Je me souviens combien l'enfance fut rude. Je trouvais mon abri dans un jardin.

Ce texte n'est pas un récit, il n'est pas non plus un roman, ni un essai. Je cherche la forme qui dirait à la fois ma reconnaissance et le regard porté sur l'œuvre inscrite dans le tissu urbain. Cette forme serait une succession de tableaux, selon la forme même du jardin – des tableaux humains, des tableaux végétaux. La forme serait une déambulation parmi les tableaux.

§

Il est arrivé sur le chantier dans l'après-midi, costume sombre serrant de près son ventre proéminent, chapeau de ville un peu trop enfoncé sur le crâne à cause du vent qui balaye le mont chauve depuis plusieurs semaines, sourire persistant. Il a inspecté les travaux du parc, vérifié le tracé des chemins et allées, pris la mesure des incidents de chantier et des éboulements, salué chaque ouvrier. Puis, une fois les lieux désertés par ceux qui y travaillent, il a quitté les abords du bassin où seront déversées les eaux du lac – il y tenait, à ce lac, ainsi qu'aux cascades, malgré ce qu'il aura fallu de travail et d'argent pour creuser le réservoir et établir le réseau de canalisations qui conduit désormais l'eau jusqu'à ces anciennes carrières éloignées de la capitale.

Il entreprend l'ascension de la butte. Trente-cinq mètres de dénivelé, la pente est abrupte mais il est né au pied des montagnes et sait mesurer ses efforts. La terre, piétinée par les chevaux et les ouvriers – ils ont fini par trouver la pente idéale, entre le sommet de la carrière et ce qui deviendra le lac, en-bas, près de l'entrée principale. L'homme s'arrête à mi-pente, regarde la courbe de cette butte, se retourne, inspecte l'allure de la falaise en

ciment qui s'avance désormais, majestueuse, vers le Nord ; il n'aurait pas rêvé mieux. Il reprend son ascension. Les roues des charrettes ont creusé des ornières profondes, il évite les pierres, se penche, saisit une poignée de terre, y cherche les dernières traces de gypse. Il arrive au sommet légèrement essoufflé, sort un mouchoir de la poche de son veston, retire son chapeau, essuie son crâne déjà chauve, remet son chapeau, l'ajuste par les bords, replie le mouchoir, le range. Il domine les vingt-quatre hectares du chantier, embrasse, au-delà des tracés de la grille, l'alentour.

Il reste là, campé, heureux dans le vent des cimes jusqu'à ce que le soleil disparaisse derrière les espaces vastes et incertains, aux franges de la ville.

§

Pour l'instant il y a cette pelouse pentue, entourée des silhouettes sombres des arbres ; le silence autour.

Masse bruisante des feuillages. D'ici, depuis le haut de la pelouse qui me place à niveau des cimes et du sommet de l'île rocheuse, de l'autre côté du vallon, d'ici j'embrasse la masse entière des feuillages dont jaillit la silhouette élancée du temple de la Sybille – huit colonnes coiffées d'une coupole elle-même coiffée d'un bouquet de feuilles d'acanthos, élancées plein ciel.

Je connais l'emplacement de chaque arbre, là, en-bas, autour du lac. Le sophora aux branches mystérieusement attirées par la surface lisse de l'eau ; le très élancé platane ; le févier, le noisetier de Byzance, l'orme de Sibérie, le cèdre du Liban. Je connais tous les reliefs du parc, les perspectives, les ouvertures, les différents trajets, les chemins entrelacés, la composition circulaire de l'ensemble – depuis le lac vers les grands espaces des hauteurs et la vue, depuis le temple de la Sybille, sur la butte Montmartre et tout le Nord-Est parisien.

Une brise légère, après la pluie, sur les thuyas mouillés ; l'odeur sucrée des troènes.

De ce côté de la butte, en bas de la plus grande pelouse près du saule, les deux ginkgos bilobas vont pouvoir se déployer maintenant que l'équipe des jardiniers a abattu, l'été dernier, le troisième et plus vieil arbre du trio. Un arbre « vénérable », dit-on en Orient à cet âge où il a été estimé malade et dangereux pour les usagers du parc. On voit encore l'empreinte de sa présence à la raréfaction des branches des deux survivants, côté lumière. Jusqu'à quand ?

Autour, on est à l'heure entre chien et loup. Le ciel lourd, sombre. Une corneille sur la pelouse pentue, ses enjambées très larges. Derrière les arbres, la tête dressée des grands immeubles du haut 19° et le sentiment, tout à coup, d'être de l'autre côté de l'océan dans les mouvements amples de l'air, parmi les silhouettes dressées des building géants, autour de Central Park.

§

De ma rencontre avec les Buttes Chaumont date l'intuition qu'un bon génie avait conçu ce lieu, magique à mes yeux. Vingt-cinq hectares de nature offerte aux citadins en plein Paris – des monts, des valons, des prairies à proximité du ciel, un lac, des cascades, des arbres magnifiques ; autant de lieux où les hommes et les femmes de la ville viennent se ressourcer, cohabiter de façon pacifique, être ensemble autrement.

J'ai découvert, à l'occasion des travaux de rénovation de l'été 2013, les images des collines pelées de l'ancienne carrière de gypse où fut construit le parc, fin XIXe : un paysage désolé parsemé d'arbres chétifs – le mont chauve a donné son nom aux Buttes Chaumont. De là, j'ai mesuré le travail inouï de construction de ce jardin et compris que la nature avait, ici, été créée de toutes pièces.

J'aimerais faire vivre l'art subtil de ce jardin paysage créé par Jean-Charles Alphand, m'approcher de son esthétique toute en reliefs et lignes courbes, en succession de tableaux, donner cet art conçu non seulement pour être vu (admiré), mais pour être vécu de l'intérieur – un lieu qui, jouant le dialogue entre l'art et la nature, permet l'expérience de la beauté créée, cultivée, transmise à travers le temps.

J'aimerais vivre, comme l'écrit Marguerite Duras en introduction à « L'été 80 », « un égarement dans le réel » de ce parc, entre passé et présent. Et, ce faisant, m'approcher en reconnaissance de celui dont l'œuvre me touche, m'offrant tant un abri qu'un lieu fécond de rêverie.

§

Ils ont longé les grilles qui bordent la rue Botzaris jusqu'à la porte du Rosa Bonheur, la

lumière a la blondeur des soirs d'été entre les feuilles larges des platanes lorsqu'ils passent la grille – elle, le bras alourdi des victuailles pour un pique-nique ; lui, en conversation au téléphone. La fille s'arrête, ferme les paupières, donne un instant son visage à la lumière, respire – elle est jolie avec ses cheveux défaits et sa robe à bretelles parsemée de grosses fleurs. Lui, grand, bronzé, vêtu de blanc depuis les chaussures jusqu'au tee-shirt repassé avec plis : « On arrive au Rosa bonheur, vous êtes où ? » Il raccroche après avoir reçu réponse et se tourne vers elle : « Viens, ils ont trouvé de la place en haut de la pelouse, ils sont au soleil. »

Elle sourit, change son panier de main, lui tend l'autre, penche la tête de côté pour le voir – lui, tellement plus grand qu'elle – ; ils descendent ensemble, légers, alertes, dépassent un début de queue aux barrières du Rosa Bonheur, disparaissent après l'arche sombre des trois marronniers dans la lumière d'un soir d'été.

Avril, une lumière vive vient trouer les gris mouillés de l'hiver, soudain c'est l'été sur la ville. En quelques jours les arbres s'étirent en verts multiples et les hommes et les femmes du quartier rejoignent les Buttes Chaumont, étalent des étoffes colorées sur les pelouses, s'y regroupent, parlent bas dans la douceur soudain estivale.

Assis, allongés, debout. Par deux, par trois, par groupes – les pique-niques, les anniversaires, les apéros ; les amoureux enlacés. Ceux qui lisent, ceux qui prennent le soleil, ceux qui s'entraînent à jongler, ceux qui empruntent des feuilles pour rouler des joints, ceux qui sont autour d'un pack de bières et resteront jusqu'à la fermeture. Les familles sont en bas, autour du lac.

Un vieil arabe a trouvé la pelouse. Il regarde les gens autour, enlève pantalon et chemise, s'allonge sur le ventre. Corps solide, rond, appuyé sur les avant-bras, donné au soleil, il regarde. Dans la lumière, ses cheveux très ras en auréole autour du crâne.

J'aime le parc qui vibre le soir, les herbes très hautes avant qu'elles soient fauchées, les gens détendus, bavards, heureux d'être là. Les groupes, les solitaires, les bandes paisibles. La tranquille quiétude de ces corps que je regarde – ils se sentent regardés, bougent sous l'influence de mon regard, se détendent, se détournent, ou se dressent.

Quelques corps encore sur la pelouse aux pentes abruptes. Sur la gauche, après les deux hêtres pourpres vers la rue Botzaris, la chant continu de la cascade. L'étonnement est chaque fois renouvelé de ce silence du parc au milieu de la ville.

Au flanc de la butte, les oiseaux et la nuit qui se lève.

Tu quittes le foyer des africains après avoir laissé tes derniers euros entre les mains du grand malien qui porte bagues et chaînes sur un torse luisant. Tu tâtes, fébrile, la boule d'herbe empaquetée de plastique dans la poche à soufflet de ton pantalon, remontes la rue de Crimée vers le parc où tu comptes retrouver les copains, mâchoires serrées, menton en avant. Tu portes ton bâton de jongleur sur l'épaule et, sur le dos, le sac où tu gardes toujours avec toi le lecteur de musique et les deux enceintes.

Tu passes la porte de Crimée, longes la ligne ferrée, en contrebass, où tu dormais avant d'avoir trouvé la grotte, pétris dans ta poche la boule d'herbe fièrement estampillée « fil rouge » par le vendeur, passes par l'allée des troènes sans en sentir l'odeur, entends les battements sourds des basses qui rythment, là-haut, le brouhaha des buveurs de bière du Rosa Bonheur et quittes le chemin avant les trois énormes marronniers. Tu t'arrêtes, surplombant la grande pelouse le temps de repérer à quel endroit ils se trouvent, vois de loin le bonnet coloré de Serge, les mains très mobiles de Tezz qui lui parle et Tristan, avec son tout jeune chien, qui rejoint le groupe le soir après sa journée de travail dans les jardins.

Nuit blanche aux Buttes Chaumont, octobre 2010.

Une foule tranquille visite l'art dans le parc. De nombreux couples se tenant par la main, des groupes de jeunes, des familles – beaucoup moins de couleurs sombres de peau que le reste du temps en cette nuit des foules socialement admises, de la majorité adaptée.

Ils ont ouvert des dizaines de parapluies rouges sur la pelouse côté mairie du XIX^e, entre les platanes – des centaines ? Un alignement de lampes de bureau sur la crête entre les cèdres et le saule, côté rue Manin – l'herbe haute éclairée, de halo en halo, par les têtes coniques des silhouettes articulées qui plongent dans le dénivelé de la pente. En bas, près du lac et de la grotte, de grands disques cuivrés scintillent, répandus en nombre sur la pelouse entre les rambardes en ciment ouvragé « façon tronc d'arbre » par les paysagistes de la fin du XIX^e.

Soudain, des esprits supérieurs édictent leur verdict sur l'art exposé : « Dire qu'on les a

payés cinq mille euro jour pour cette merde ! »

Chaussures tout terrain, fuir la foule obstruant chemins et allées, chercher les bords, grimper, retrouver les pentes fortes, l'herbe épaisse des hauteurs, l'abri des arbres. Toutes sortes de lumières se glissent entre les lignes des branches dans le bouquet des pins maritimes qui, chaque fois, éveillent le souvenir de l'océan, là-bas, derrière les pins des Landes.

Ils ont monté, à mi-hauteur de la pelouse centrale, une sorte d'échafaudage qui affiche trois lignes de lettres lumineuses. Sous la structure éclairée, quelques groupes installés, quelques guitares. Les lettres disent : « There will be no miracles here. »

Finir la nuit sur le banc, à vingt mètres de l'entrée du parc côté Simon Bolivar – dès le réveil, les voix sont là. Se redresser avec effort – la voix qui fait le rire secoue le corps de ses assauts hystériques. Tenter de rassembler les sacs tenus très près de soi contre le banc, se frotter le visage et, d'un geste automatique, chercher à lisser la barbe hirsute tandis que le corps est tout entier pris par le rire – un rire méchant, qui se moque atrocement, on pense au rire d'une vieille teigneuse bien que les mots qui déferlent dans le rire restent confus.

Le chemin est long, avec le rire dans le corps, jusqu'à la fontaine. Ça monte après le Pavillon du brigadier, le rire rend le corps instable. Porter, pendant cinq pas, les deux sacs Tati rayés rose et gris, les poser sur le bitume. Retourner lentement, encombré de rires et de graisse vers le troisième sac resté près du banc. L'apporter, le poser au niveau des deux autres ; ceux-là les emporter quelques mètres plus loin puis retourner vers le troisième ; l'avancer, reprendre les autres, ainsi cinq fois jusqu'à la fontaine.

Là, eau aspergée sur le visage, eau sur le crâne et dans le cou, ne pas oublier la barbe – eau sans savon laisse les mains noires mais apaise le rire, provisoirement.

Ensuite repartir. Dépasser les ifs sur la gauche, sac après sac, avancer. S'arrêter, maintenant sous le joug de la voix aiguë qui invective, repartir avec les deux sacs, passer le grand cèdre, se diriger vers le banc en bordure de l'allée passante, y passer la journée. Si, plus tard, les voix se taisent et laissent au corps quelque force, alors regarder les passants. De loin, choisir celle qu'on accrochera avec sa voix redevenue d'homme :

– Madame, vous n'auriez pas une petite pièce ?

Une mouette, son cri, loin. D'autres viennent, silencieuses et blanches. Entre le temple de la Sybille et les lignes sombres des pins le ciel est très haut, tout à coup, ce soir. Derrière les silhouettes dénudées des arbres on voit maintenant s'avancer l'île escarpée. Les architectes paysagistes la voulurent à l'image des falaises d'Étretat.

Napoléon III décida de transformer les anciennes carrières de la butte en jardin. Il fallut trois ans et mille ouvriers, une centaine de chevaux, quatre cent cinquante wagonnets sur trente-neuf kilomètres de rails et deux machines à vapeur pour réaliser les travaux titanesques de terrassement. On utilisa de la dynamite pour faire sauter la roche. On apporta deux cent mille mètres cubes de terre végétale. On construisit une grille de deux mille quatre cent soixante-quinze mètres autour du parc, constituée de quatorze mille deux cent douze barreaux, ouverte par six grands portails et neuf entrées secondaires.

Jean-Charles Alphand, assisté du jardinier Barillet-Deschamps, de l'architecte Davioud, et de l'ingénieur Belgrand, fit creuser un lac et une grotte ornée de fausses stalactites. Ils firent jaillir des cascades et des ruisseaux. Le parc fut inauguré le premier avril 1867, lors de l'Exposition Universelle. De nombreux arbres datent de cette époque.

Ils ont encerclé la zone centrale de barrières, côté Simon Bolivar, pendant l'hiver ; éventré la grande pelouse de part en part, ainsi que les allées. « Rénovation du réseau hydraulique, des cheminements et des décors » disent les affiches, « pour la sécurité des usagers. » Les travaux de rénovations se feront « dans le respect du site. » Ils dureront jusqu'en février 2014.

Il y a cet autre creux, venant de la porte Secrétan, après le marronnier qui a grandi en épousant la pente de la butte – les branches énormes presque parallèles à la pelouse –, ce creux où convergent la plus longue pente et celle qui remonte, au nord, vers le Chalet du lac. Y descendre, c'est se diriger vers les lieux plus civilisés du parc : le Chalet et ses « happy hours » chics, le lac, les familles, poussettes, promenades, le Guignol, les baraques à gaufres, la pêche à la ligne de canards jaunes flottant sur un fond d'eau dans les bacs en plastique bleu vif, les tours du lac en poney, les visites rituelles de la grotte, la grille principale donnant sur la place de la mairie du XIXe, et la ville.

Ce creux est donc une frontière.

Là aussi ils ont fait venir l'eau et joué à représenter des rochers avec du ciment. On dirait

une rivière. Une rivière en montagne. Ils ont même pensé aux pierres plates qui permettent de traverser la rivière ou de s'asseoir et de s'y croire, dans les Alpes en été, un peu au-dessus de Grenoble. Je m'assieds sur une pierre, au pied du grand épicéa, à côté de la rivière, et je m'y crois, dans les Alpes l'été.

§

Du profond désir de beauté de son créateur est né un jardin qui, selon les méandres des chemins, selon les saisons et les moments de la journée, offre des sensations constamment renouvelées. Je cheminerai avec cette idée de renouvellement. Me conduira-t-elle jusqu'à l'idée de cycle, de transmission – tant de la vie que de l'art ?

Je montrerai l'œuvre aujourd'hui, telle qu'elle nous parvient, transmise à travers les siècles. Les différents visages du parc, les saisons, le lieu vivant de ceux qui l'habitent, de ceux qui s'y trouvent à l'abri. L'esprit pacifique, l'invitation à la douceur. Le contact avec le ciel, les vents, l'eau, la lumière, la vue sur la cité qui donnent le sentiment d'être relié à l'univers.

J'aimerais faire vivre, dans ce premier temps du texte, la plastique de l'espace – les changements permanents de point de vue, l'utilisation des perspectives, le travail des volumes, l'usage de la lumière et de ses variations. Je m'immergerai dans l'œuvre, explorerai l'alchimie complexe du jardin, le jeu sur les atmosphères et les végétaux, les ouvertures, les abris, les espaces de détente et de rencontre, les espaces pour le rêve.

Différents personnages viendraient habiter à leur façon le parc, en révéler différents visages.

J'aimerais aussi creuser la notion de trace, d'inscription du parc par le travail du sol, d'empreinte à la surface du globe. L'héritage des corps à corps avec la terre rebelle qui visent à l'amadouer, la féconder – mais pas, dans ce parc-ci, à la différence des anciens « jardins à la française », à l'asservir ; ce qui me plaît infiniment.

§

Hélène a trente deux ans, elle revient d'Afrique. Avant de partir pour un congé sabbatique elle avait, à la question « demande de mutation », coché la case « indifférent ». L'Éducation Nationale l'envoie à Bréhec, elle y prend un CP. On la voit suivre l'évolution des saisons sur le marronnier de la cour par la haute fenêtre de la classe. La commune est petite, elle y tisse quelques liens. Elle aime emmener les enfants dans le minibus du village jusqu'à la mer.

Elle a vingt-sept ans, elle est en poste à Paris. Elle a trouvé une mansarde au sixième étage d'un immeuble haussmannien, rue de Rome. La nuit, elle entend les annonces de la gare St Lazare à travers la fenêtre de toit qu'elle laisse ouverte ; elle aime s'immerger dans les bruits lointains de la ville, se fondre dans ceux de la pluie lorsqu'elle cogne contre le zinc du toit. Une nuit de décembre, elle entend des cris venant de la cage d'escalier, elle quitte aussitôt la chambre sous les toits, trouve un studio à Belleville, découvre le parc des Buttes Chaumont. Elle y passe ses soirées en sortant de l'école où elle enseigne. Elle aime l'abri des grands arbres, les tableaux végétaux dont elle s'imprègne depuis les différents points de vue du parc, le cercle des marronniers sur la hauteur côté rue de Crimée – le silence du parc.

Elle marche dans la ville, aime contempler la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci au Louvre, les *Femmes au balcon* de Manet au musée d'Orsay, la collection permanente du musée de l'Orangerie – les visages déformés de Soutine, les arbres de Cézanne. Elle se rend sur la terrasse de l'Institut du Monde Arabe, traverse le Pont de Sully, observe le fleuve depuis le parapet, regarde cette gamine qui chantonne à la sortie de son école en jouant à la marelle, se repose en mangeant une glace « caramel fleur de sel » à la terrasse d'un glacier. Un jour, elle croise un couple à la sortie du cinéma, à midi, près de la fac de Lettres. Elle les voit enlacés, heureux, encore emplis de la beauté tragique du film qu'ils ont vu. Leur bonheur la foudroie.

Elle est encore en poste à Paris. Tous les soirs, les Buttes Chaumont. Tous les week-ends elle se rend Porte d'Orléans, tend le pouce à l'entrée de l'autoroute, demande qu'on la dépose où ça conviendra. Ce jour-là, c'est l'automne, elle part le dimanche – ça roule bien le dimanche et les gens sont plus détendus. Un type la prend, il fume cigarette sur cigarette en ouvrant puis fermant sa fenêtre nerveusement. Il parle de son père qu'il va visiter, confie qu'il préférerait ne pas y aller – elle se demande pourquoi il y va, alors. Le type a quelque chose d'infiniment résigné à fumer ses cigarettes qu'il écrase dans le cendrier qui n'en finit pas de déborder. Elle se sent saoule de confidences lorsqu'elle le quitte.

Elle a passé l'année avec les enfants, largue les amarres au premier jour des vacances, prend un premier train au hasard, descend au hasard, marche au hasard, demande qu'on

la prenne en voiture, trouve des vélos, des scooters, des bateaux, d'autres trains. Elle revient les yeux agrandis, maigrie. Elle est mutée dans un tout petit village du Finistère, une classe unique, les enfants l'aiment bien. Elle délaisse les lieux où se rencontrent les adultes. On la voit souvent avec un vieil homme un peu fou qui chante Charles Trenet en marchant dans la lande.

Elle a trente-trois, trente-six, quarante-cinq ans. Chaque été elle part sans savoir où elle va. On la voit dans les cimetières. Dans celui-ci, parmi les roses trémières et l'odeur d'un figuier dans la chaleur du soleil, on l'entend sangloter. On la voit marcher sur des plages, marcher dans les ports, écouter le tempo immuable des marées. Elle est assise sur un quai au retour des coquillers partis draguer la saint-jacques, assiste au ballet des cormorans accompagnant le retour des chalutiers à Sète. On la voit arpenter les villes du Nord, marcher parmi les mouettes sur les côtes du Finistère, demander son chemin à une vieille dont la peau est une petite pomme fripée, descendre en courant les volées de marches d'une colline aux oiseaux, marcher sur les chemins de grande randonnée aux alentours de Vézelay, s'arrêter près d'un lavoir, regarder la lumière qui change, les nuages... On la voit dans des trains, dans des cars, silencieuse, égarée. On la voit prendre le train entre Cannes et Aubagne, écouter le tonnerre qui résonne d'une montagne à l'autre, debout sur le col de Borça, marcher sur le flanc d'une montagne crépue de chênes verts et de châtaigniers. Elle a quarante-six ans. Elle a pris un billet d'avion pour Lima, le train jusqu'au Machu Pichu, de là un bus vers La Paz. Elle arrive par l'Altiplano, à ses pieds tout à coup la ville immense plonge de quatre-mille à deux-mille mètres d'altitude. Les sommets, autour, montent à six mille. Elle aspire l'air à grandes goulées.

Elle avait seize ans, vingt ans, vingt-trois ans, ils étaient deux. Toujours à deux, s'étreignant comme s'ils allaient se perdre. Elle a vingt-quatre ans, il est fauché par une moto alors qu'il marche à ses côtés, mort sur le coup. Elle le fait enterrer dans le cimetière protestant d'un plateau du Massif Central, sous les grands ifs, au-dessus de La Chaise Dieu, en lisière de la forêt où ils aimaient marcher. Durant neuf jours elle vient s'allonger sur le tertre, ventre contre la terre, hurler son amour fou à son homme – son âme, sa chair – enfermé là, dans le cercueil à dix mètres en-dessous d'elle.

Elle est la seule maîtresse dans l'école de l'île. Elle marche le soir sur la plage sans fin, sable et varech à perte d'horizon. Elle remonte vers la maison qu'on a mise à sa disposition à la sortie du village, traverse la route après le virage en épingle où voitures et motos doivent rétrograder sérieusement, cette route en direction du nord qui débouche soudain sur l'étendue miroitante entre les silhouettes torturées des arbres.

Elle a passé cinquante ans, coupé ses cheveux au-dessus des épaules, sa patience avec les enfants est intacte. On la voit encore errer, l'été, entre Montpellier et Pomerac, marcher

sur un chemin de terre bordé de tamaris, marcher au sommet d'une falaise d'âpre granit parcourue de frémissantes valérianes, monter les vallées du gave de Pau, déboucher d'un sentier forestier après la pluie, s'allonger dans l'ombre verte d'un épicéa, s'arrêter sous les oliviers quand les cigales se taisent, écouter le rire hoquetant des grenouilles dans les bassins, rester, la nuit tombée, dans ce qui se poursuit, en silence, qui ne dit pas son nom.

Depuis deux ans, à la question « demande de mutation », elle écrivait « Paris ». Elle y est maintenant. Attirée tous les soirs par les Buttes Chaumont. Elle traverse l'arche entre les deux hêtres pourpres, marche vers le milieu de la pelouse pentue, s'assied un peu en dessous du niveau du temple de la Sybille, à l'endroit où la pente est bombée. On la voit étaler un tissu qu'elle a peut-être rapporté d'Afrique, se caler dans la pente, s'asseoir en tailleur, poser l'une après l'autre ses mains sur ses genoux, fermer les yeux, respirer.

§

J'aimerais partir à la rencontre de Jean-Charles Alphand, créateur des Buttes Chaumont et de tous les parcs parisiens. Sa vie, son œuvre. La force imaginative de celui qu'on nomma Le jardinier de Paris, qui inséra la nature dans le tissu de la ville, y recréant les paysages qu'il aimait dès l'enfance – sa puissance de création, sa connaissance du paysage.

Je raconterais l'influence des jardins anglais, leurs formes irrégulières rompant avec la tradition française, la révolution esthétique qu'ils lui inspirèrent – la composition répondant aux règles de composition d'un tableau, l'équilibre des volumes recherché dans la variété et l'accord des couleurs, la perspective jouant, pour créer la profondeur, sur les variations des feuillages et des matières végétales.

Je montrerais Alphand confronté au « mont chauve », voyant un jardin sur les monts pelés de la carrière désaffectée où rien ne poussait, prenant en compte l'épaisseur matérielle du lieu – la situation, la topographie, l'orientation, le climat, le manque d'eau –, sa mémoire historique – le gibet de Montfaucon, la décharge, les carrières – pour planifier sa métamorphose.

Alphand projette les accentuations du relief, dessine les cheminements de promenades, conçoit la complexité d'un parc audacieux fait de scènes variées et pittoresques. Je vois les prouesses techniques des différentes professions dont il a su s'entourer pour réaliser les travaux dans le temps imparti. Je vois les plans privilégiant la lecture des paysages, les avenues, allées, escaliers et cheminements encaissés afin de ne pas couper le glissement des regards sur les prairies et pentes entourées de massifs. Je vois l'esthétique en courbes

sinueuses venant adoucir (humaniser ?) les larges et droites perspectives haussmanniennes et la nature asservie des jardins de Le Nôtre.

§

Jean-Charles Alphand termine, en 1867, les travaux des Buttes Chaumont pour l'Exposition Universelle du Champ-de-Mars, il a cinquante ans. Après les Buttes Chaumont, il entreprend les travaux du parc Montsouris et fait construire le square d'Estienne d'Orves, on lui confie la direction de la Voie publique, des Promenades et de l'Éclairage. Il a soixante et un ans, il réalise les jardins du Trocadéro pour l'Exposition Universelle de 1878, reçoit la direction du service des Eaux et de l'Assainissement de Paris. Il a soixante-douze ans, il dirige l'Exposition Universelle de 1889 – année de l'inauguration de la Tour Eiffel. Il prend la succession du baron Haussmann à l'Académie des Beaux Arts, reçoit la grand-croix de la Légion d'Honneur. Il meurt le 6 décembre 1891, à soixante-quatorze ans, encore en poste. Il est inhumé au cimetière du Père Lachaise, division 66.

Il naît à Grenoble le 26 octobre 1817, dans une famille de montagnards dont le nom, Alphand, dérive du mot Oliphant, qui évoque la puissance de l'éléphant. Il grandit au pied des montagnes. La maison familiale est entourée d'un jardin, il aime se tenir à la fenêtre le soir et nommer les étoiles comme le lui a enseigné son père. Il aime monter dans la montagne avec lui au printemps, connaître le nom des fleurs, observer les animaux, attraper des papillons, sauter sur les pierres plates des ruisseaux et creuser des rigoles qui détournent l'eau, la faire bondir en cascades entre les pierres qu'il déplace.

Il a quinze ans, il entre au petit séminaire du Rondeau, à Grenoble. À dix-huit ans il entre à l'École Polytechnique, à vingt ans à l'École des Ponts et Chaussées. Il se rend en Angleterre, découvre l'excentricité des parcs anglais, aime les lignes courbes et les arbres très grands de ces jardins paysages. Il a tout juste vingt-deux ans lorsqu'il est envoyé au port maritime de Bordeaux avec le titre d'ingénieur ordinaire du corps des Ponts et Chaussées. Il réalise les travaux portuaires, dirige les services des installations maritimes et des chemins de fer, surveille les travaux effectués dans les Landes. Le baron Haussmann, alors préfet de la Gironde, remarque l'énergie au travail de ce fonctionnaire très imaginaire, ils deviennent amis. À trente-cinq ans il met en œuvre la décoration de Bordeaux lorsque Haussmann reçoit le prince Napoléon, alors candidat à la présidence de la République, pendant la campagne électorale – la ville n'a jamais été aussi belle.

Georges-Eugène Haussmann est promu préfet de la Seine et l'appelle à ses côtés pour entreprendre les transformations de la capitale voulues par Napoléon III – il compte sur son talent pour répondre aux exigences de l'empereur. Paris est alors un amas surpeuplé de maisons médiévales insalubres dont l'état déplorable a provoqué dix-neuf mille morts des suites d'une épidémie de choléra. La ville dépasse un million d'habitants. Chaque jour, quinze mille porteurs d'eau y distribuent l'eau potable.

Napoléon III veut la présence de jardins dans Paris, Alphand, ingénieur artiste, paysagiste et administrateur de haut rang, les fait. L'empereur impose en priorité l'aménagement des bois de Boulogne qu'il cède à la ville afin qu'ils deviennent un parc paysager ouvert au public, il s'attaque avec ardeur au projet. Il crée les deux lacs et la grande cascade jaillissant des faux rochers, fait planter des futaies déplacées de la forêt de Fontainebleau, installer des kiosques et construire des pavillons. L'opération se révèle saine financièrement.

Il a trente-huit, trente-neuf ans, il crée le square du Temple et l'avenue de l'Observatoire, organise un service d'horticulture attaché à son administration, en donne la direction à Barillet-Deschamps, lui confie le tracé des allées, parcs et squares, le vallonnement des pelouses, la composition des massifs d'arbres et d'arbustes, le charge aussi des plantations des arbres des boulevards, des avenues, des promenades. Il a quarante-trois ans, il entreprend les jardins des Champs-Élysées, restructure le parc Monceau, construit le boulevard Richard Lenoir, le jardin du Ranelagh, crée le bois de Vincennes, le square Santiago du Chili, aménage le parc Borély à Marseille.

La commune de Belleville est annexée à la capitale, l'administration centrale veut « régénérer ce quartier mal famé, réceptacle de voleurs, bohémiens, gens sans aveu », l'empereur déclare la création d'un parc municipal d'utilité publique d'environ vingt-sept hectares – il se rend souvent sur les lieux. Le relief de l'ancienne carrière, avec ses collines aux pentes très prononcées, lui plaît. Il imagine un parc original et grandiose, voit des falaises à l'image de celles d'Étretat, voit un lac, des cascades, des ruisseaux, des pentes comme celles qu'il aimait grimper, enfant, au-dessus de Grenoble – il veut la nature dans la ville et la beauté sur ces collines, il a quarante-sept ans, il entreprend la construction du parc des Buttes Chaumont. Il consacre les deux premières années à l'extraction des déblais (creuser, combler, terrasser, dresser des routes carrossables), fait déplacer huit cent mille mètres cubes de terre et de gypse, fait venir deux cent mille mètres cubes de terre végétale – ces travaux considérables nécessitent l'installation d'une voie ferrée. Il fait venir l'eau du canal de l'Ourcq pour alimenter le lac et le système d'arrosage. Il fait jaillir une cascade du mur de soutènement qui doit retenir la rue de Vera Cruz, en surplomb du parc. La cascade, haute de trente-deux mètres, se précipite dans la grotte creusée dans le gypse avant de rejoindre le lac. Là, il fait construire un promontoire rocheux de cinquante

mètres de haut et, au sommet de ce belvédère, une copie du temple de la Sybille à Tivoli. Il est le premier à utiliser le béton pour des décors façon rocher, façon bois. Il s'inspire des concepts de mouvement de la ville haussmannienne pour établir le système des parcours dans le parc. Les allées et chemins se développent de façon circulaire et fluide à partir du centre avant de s'ouvrir progressivement aux plus grands espaces, leur mouvement s'accorde avec celui des ruisseaux. Sa conception esthétique des jardins se précise. Les plantations doivent accompagner les reliefs, révéler les perspectives, créer une succession de percées et inciter à la découverte des ponts, des cours d'eau, des falaises, des différents bâtiments en privilégiant les vues sur le lac, le promontoire et les belvédères.

Il a cinquante ans. Travailleur obstiné, infatigable rêveur, il ne se contente pas des mille neuf cent trente-quatre hectares d'espaces verts déjà créés dans Paris, il fait planter quatre vingt deux mille arbres le long des rues, organise un corps de cantonniers et de jardiniers chargés de l'entretien. Il établit le principe directeur suivant : toute voie de plus de vingt-six mètres sera bordée d'une rangée d'arbres – à partir de trente-six mètres, de deux rangées ; au-dessus de quarante mètres, un plateau sera construit au milieu de la chaussée. Ces lignes d'arbres seront plantées à cinq mètres des maisons et un mètre cinquante de la bordure des trottoirs. Il retient en priorité le platane, le marronnier, l'orme, le tilleul. Pour les rues plus étroites, il préfère l'acacia, le vernis du Japon, l'érable ainsi que le catalpa et le paulownia. Il veut l'élégance des feuillages dans les rues et pense que, si les arbres contribuent à la décoration et cachent les défauts architecturaux, ils permettent aussi de lutter contre la pollution.

Il a cinquante-trois ans. Haut fonctionnaire de l'Empire, il est promu colonel du Génie par le gouvernement de la Défense Nationale, reprend son œuvre après la guerre, assure la poursuite des travaux engagés par Haussmann après sa destitution : l'agrandissement du Palais de Justice, l'achèvement de l'Hôtel-Dieu, le percement du boulevard Saint-Germain, de l'avenue de l'Opéra, de la rue des Pyramides, de la rue du Louvre. Il refuse sa nomination de préfet mais Thiers lui confie la direction des Travaux publics. On lui ajoute la direction des Eaux et des Égouts. Il poursuit les grandes transformations du XVI^e arrondissement, fait ouvrir l'avenue Mozart et l'avenue Michel-Ange, l'avenue Paul Doumer, l'avenue de la Muette. Il écrit le règlement d'urbanisme parisien.

Il pense ses parcs et promenades comme un tout qui s'inscrirait idéalement dans l'ensemble parisien. Il ne néglige aucun détail. Il écrit sa conception des jardins. « Il faut que le paysage change d'aspect à mesure que l'on se déplace. C'est encore une raison qui doit faire proscrire la ligne droite dans les jardins pittoresques. La ligne courbe force le promeneur à se déplacer latéralement, le tableau change constamment d'aspect durant la promenade. Le tracé d'une allée ne doit donc jamais être parallèle à l'axe d'une ligne perspective, à moins qu'on ne veuille prolonger la durée de la vision dans la même

direction. » Son esthétique se détache progressivement de celle d'Hausmann qui, obsédé par les lignes droites, a fait détruire dix-huit-mille maisons moyenâgeuses pour dégager les vastes perspectives chères à Napoléon III.

Il a cinquante-neuf ans. On le reconnaît de loin, avec son haut de forme sur les chantiers qu'il dirige, arpenté. Il assure la supervision de tous les services de la ville de Paris, porte un pardessus noir, une canne. Dans les parcs, il fait construire pavillons, chalets, restaurants, fabriques. Dans la ville, il dirige l'élaboration du mobilier urbain – candélabres, grilles, balustrades, urinoirs, porte-affiches, abris. Tous les espaces verts qu'il dessine sont organisés en fonction du dénivelé du lieu. Il aime la beauté paysagère et les décors romantiques. Il est le jardinier de Paris.

§

Irai-je jusqu'à envisager l'influence historique de l'œuvre gigantesque d'Alphand ?

Je vois l'effet du parc lors de son ouverture en 1867 pour l'exposition universelle, les prouesses techniques affirmant l'ère de la révolution industrielle, les six millions huit cent six mille visiteurs déambulant dans un Paris transformé par l'équipe haussmannienne, la place nouvelle donnée à l'horticulture, l'engouement des visiteurs du monde entier pour les Buttes Chaumont, clou de l'exposition.

En même temps que les Buttes Chaumont, Central Park était construit à Manhattan. Les deux parcs, occupant un espace considérable en pleine capitale, sont encore aujourd'hui miraculeusement sauvegardés de l'avidité des promoteurs. Derrière l'incroyable force de création d'Alphand m'intéresse aussi le parti politique d'offrir aux citadins la jouissance de la nature dans la ville.

Je vois l'impact de ces parcs désormais considérés comme des lieux d'urbanité nouvelle, leur création s'amplifiant tout au long du XIXe siècle à la suite du travail d'Alphand. Je vois les paysagistes français appelés à concevoir et réaliser de nombreux parcs à l'étranger, ceux qui poursuivront et renouvelleront l'œuvre d'Alphand en faisant du paysagiste un acteur important du développement des villes. Je découvre le métier du paysagiste qui, faisant entrer en dialogue ville et jardins, crée des œuvres qu'on n'enferme pas dans les coffres des collectionneurs mais sont ouvertes à tous – où la beauté se côtoie de l'intérieur.

Le paysage est aujourd'hui devenu un moyen de poser la nature en tant que structure des

villes et le respect, l'attention, comme fondement des groupes humains. « Le paysage est une matrice : de sensations, d'espace, d'usages, d'échanges, de biodiversité, d'atmosphère. Une source d'inspiration et de désir » disait la paysagiste Marion Vaconsin lors d'un colloque sur Le jardin et ses créateurs.

§

Ouf, pause à l'ombre aujourd'hui vue la chaleur, grande pelouse impraticable à cause des travaux, j'ai dû trouver d'autres endroits et découvert la rivière qui coule entre les fausses pierres plates à l'ombre des épicéas, mon coin de cet été. J'ai vu « la femme du distributeur » en action tout à l'heure, depuis la terrasse du troquet de l'avenue Simon Bolivar où je prenais un café avant de venir au parc, je l'ai vue avec ce type – je n'ai pas compris tout de suite qui il était – ce type qui a bondi du troquet pour l'empoigner et lui faire traverser l'avenue jusqu'au distributeur, ça s'est passé très vite, je n'avais pas vu qu'elle avait essayé de voler quelque chose dans l'assiette d'une cliente mais quand il est revenu, quand le type est revenu après l'avoir traînée de force de l'autre côté de l'avenue, alors il a changé l'assiette de sa cliente en s'excusant et s'est mis à parler de la clocharde d'une voix assez forte pour que tout le monde sur la terrasse l'entende. « L'autre jour elle était complètement saoule, j'ai appelé le 15, vous savez ce qu'ils m'ont dit ? « Ah oui je vois ! » qu'ils m'ont dit ! « Il faut prévenir la famille » qu'ils m'ont dit ! Mais vous comprenez, elle en a pas de famille ! Elle est là depuis huit ans vous comprenez ! C'est un hôpital psychiatrique qu'il lui faut ! » Tandis que le type parlait d'elle, la femme avait à nouveau traversé l'avenue vers le café : « Vas-y, là ! dégage ! », il criait sur elle avec une telle force qu'elle s'est assise sur le trottoir avec les pieds dans les voitures et les mobylettes qui passaient à vingt centimètres – misère, elle ne s'en rendait pas compte ! – et cette lamentation qu'elle lançait depuis le caniveau jusqu'à la terrasse du café me déchirait le ventre – un gémissement horrible comme en produisent les psychotiques – et le propriétaire du café faisait, pour la chasser, le geste d'écarter une mouche tandis que depuis le caniveau elle s'était mise à gueuler « Une cigarette ! une cigarette ! une clope s'te plaît-ât-ât ! » et le type qui juste avant l'avait traînée de force cette fois a sorti une clope de son paquet, je n'en revenais pas, j'ai vu cette clope au bout de la main du type, j'ai vu le type passer près d'elle en lui mettant la clope sous le nez comme on fait renifler à un chien le morceau de bois qu'on va l'envoyer chercher, et ça a marché : elle s'est levée, elle a suivi la clope de l'autre côté de l'avenue et là le type lui a donné la clope, une fois près du distributeur où elle vit, où je la vois, mais jamais active comme tout à l'heure, non ; plutôt recroquevillée, ricanant sans violence assise sur cette marche sous le distributeur avec des affaires qui ne peuvent qu'être les siennes entassées dans la cabine téléphonique à côté – je ne me suis jamais demandé où elle dormait ! – « Depuis huit ans

vous comprenez ! » continuait le type revenu près de ses clientes – en fait, elle avait piqué dans l'assiette de deux jeunes clientes mais d'où j'étais je n'en voyais qu'une, jolie, bien fringuée, bourgeoise, avec un petit air froncé de qui connaît déjà la profondeur de la vie à vingt-cinq ans, le type s'était assis à la table à côté d'elles en s'en allumant une, il continuait à raconter la vie de la clocharde en connaisseur : « Là elle est cramée, il faut la gaver de cachtons, vous avez vu son corps ! C'est pas vieux pourtant quarante ans mais quand tu vois son corps il est ravagé, l'alcool à haute dose, ça attaque ! » et puis le type est venu vers moi, il a recommencé à raconter, « elle vient me demander des clopes tous les jours, je lui donnerais la moitié de ma paye si je l'écoutais ! » J'ai risqué une question pour qu'il précise, combien de clopes il lui donnait ? il a répondu que ça pouvait aller jusqu'à deux paquets par jour mais je crois que c'est de sa propre consommation qu'il parlait, il n'a visiblement pas aimé ma question, je le sortais de la belle image de type généreux sans doute, la belle image qui recouvre sa pitié – ou sa compassion ? Ce qui m'a frappée, c'est l'affection que j'ai perçue dans ce geste avec la clope, l'affection du bien portant pour la paumée qu'il secourt, oui ; ce qui m'a frappée, c'est la connaissance instinctuelle que ce type a de cette femme et ce geste avec la clope dont il sait qu'il va la faire lever et le suivre, c'est dans ce geste que j'ai vu l'affection, après j'ai du mal à supporter le côté vantard du mec qui péroré sur le dos de celle que son discours écrase, je comprends que le type doive protéger son commerce des actes de cette femme, mais étaler sa misère sur la place publique comme il l'a fait, je trouve ça – comment je trouve ça, au fait ? quel serait le mot qui m'aiderait à comprendre ce besoin que j'ai eu de le faire relativiser ? Indécents ? Oui, indécent serait le mot, je trouve ça si compliqué de penser les frontières entre intime et public avec les SDF, si difficile de se représenter la violence d'être sans endroit où vivre son intimité avec soi-même – de n'avoir pas d'abri pour ces moments de repli et de retrait dont nous avons tous besoin – cette violence qui leur est faite de devoir s'exhiber sous notre regard, nous qui nous trouvons, de fait, sommés d'assister à la douleur de leur manque, sommés d'entendre la douleur à vif dans les cris que braillent les psychotiques dans la rue – l'humain errant, sans prise sur le réel, sans autre prise que susciter la pitié ou le dégoût ou le rejet – l'habitude parfois aussi, comme pour le type du troquet, comme avec l'autre SDF que j'ai vu après avoir quitté la terrasse et passé la porte Simon Bolivar vers le parc, que j'ai trouvé sur le banc qu'il occupe l'après-midi quand son rire fou l'empêche de se rendre ailleurs – là, j'étais encore toute chamboulée de la scène du troquet – et il y a cette chaleur, en plus, qui ne desserre pas son étau et nous met tous à vif, heureusement le parc est là, la chaleur n'est jamais tout à fait la même quand, quittant le béton, on trouve l'ombre des arbres et les pelouses, mais elles sont surpeuplées cet été, encore plus avec les travaux qui empêchent d'accéder à la plus grande, on dirait les plages du Midi en août ces pelouses, c'est bien la peine de rester à Paris l'été pour profiter de la ville déserte, je les trouve tous là, là ou à Paris-plage, mais là-bas je n'y retournerai pas, ok les brumisateurs, ok les chaises longues, mais elles sont prises d'assaut dès le matin par des gens qui les gardent toute la journée, or une

journée à rester sur une chaise longue pour pas se la faire piquer sur le quai de Seine, non, ça ne fait pas le même effet que l'ombre des grands arbres, ici, et grâce à la pente inconfortable de la pelouse – il faut la gagner, l'assise sur les pelouses avec les pentes – il y a cet exercice d'équilibre qui rend, je ne sais pas, les gens plus calmes, plus en relation avec leur corps, avec eux-mêmes – beaucoup s'allongent sur les pelouses ces jours-ci, certains en maillots de bains sous les regards hilares du groupe des jeunes africains assis en surplomb, hilares après avoir fumé l'herbe dont tout le monde repère l'odeur, les jeunes types regardent ce que les maillots laissent voir de seins et s'esclaffent, à côté de moi viennent s'asseoir deux nanas mignonnes, tout le matériel de plage avec elles – paréos, lunettes de soleil, paniers, crème dont elles commencent par s'enduire, chapeaux, magazines. « J'ai lu le dossier sur le harcèlement moral au travail dans Marie-Claire cette semaine... tu sais, il paraît qu'un salarié sur six est harcelé en France ! » Celle que j'entends a le visage très fin, un corps longiligne avec de belles mains qui ponctuent ses phrases autour d'elle tandis qu'elle parle, « j'ai pensé à ta copine en lisant cet article... ils disent que le plus difficile, malgré le nombre de cas reconnus de harcèlement dans le pays, le plus difficile c'est les preuves, il faut qu'elle puisse prouver son harcèlement... il faut des preuves tu comprends ! » L'autre fille s'est allongée sur le côté, la tête dans la main, tournée vers sa copine ; je vois le nœud blanc de son maillot sur la peau pâle de son dos, je vois les reliefs de ses omoplates, je n'entends pas ce qu'elle répond, « les juges ont besoin de témoignages même si tout le monde sait que les harceleurs n'agissent pas devant témoins... ou alors seulement devant des personnes qui savent qu'elles perdraient leur travail si elles parlaient... mais il faut des preuves tu comprends ? » L'écoutant, je me souviens de cette vague de salariés de France Telecom qui s'étaient suicidés l'année dernière – ou était-ce l'année d'avant ? –, de ceux de Pôle emploi plus récemment ; d'un autre qui avait sauté par la fenêtre sous les yeux de celui qui le harcelait, il me semble qu'ils ont voté des lois pour protéger les salariés depuis, que l'employeur est tenu responsable de la sécurité de ceux qui travaillent dans son entreprise, mais ces affaires sont vite étouffées, il faut tant de temps avant qu'elles soient jugées que tout le monde les a oubliées lorsqu'elles le sont enfin, ces horreurs humaines sont repoussées dans les oubliettes par d'autres infos bien plus fraîches, bien plus excitantes parce qu'actuelles, des types sautent par la fenêtre à force de harcèlement et on ne sait pas si ceux qui les poursuivaient de leur sadisme sont condamnés ni à quoi, le monde oublie, le monde se trompe car la barbarie commence là, la barbarie ordinaire de petits chefs ivres de leur pouvoir – « tu dis qu'elle la surveille constamment, qu'elle critique son travail devant ses collègues ? ils disent que c'est ça, le harcèlement, c'est comme ça qu'on le repère, à force de répétition, d'attitudes méprisantes... ils disent aussi qu'il ne faut surtout pas rester seul, qu'il faut demander de l'aide » – l'autre, d'après ce que je comprends, répond que sa copine ne réagit pas, qu'elle ne se rend pas compte que les attitudes méprisantes de sa supérieure sont anormales, la première fille sort le dossier de Marie-Claire de son panier, montre l'article à sa copine, « tu vois, là ils parlent de comportements vexatoires et

malveillants, ils disent que les agresseurs n'agissent jamais à découvert, qu'ils se débrouillent pour se faire passer pour des victimes si on les questionne et, regarde : là ils disent que les harceleurs sont poussés par le besoin d'assujettir leur entourage, tu sais, j'avais lu *Les heures souterraines* de Delphine le Vigan quand le livre est sorti, je me souviens que le livre montrait bien comment se déroule le harcèlement... la lente destruction à bas bruit d'une personne par son isolement progressif... le travail de sape. »

La chaleur s'est un peu allégée, le soleil a entrepris sa descente vers le temple de la Sybille et je pense au film « Les nuits avec Théodore », à l'histoire de ces amoureux qui se retrouvaient la nuit aux Buttes Chaumont, s'aimaient là, et le garçon ne pouvait plus se passer de revenir dans le parc toutes les nuits, ce garçon qui était atteint – de quelle maladie déjà ? – d'une maladie dont les symptômes disparaissaient sitôt passé les grilles du parc, et ce discours d'un psychiatre de Sainte Anne qui racontait qu'un patient était tombé dans une dépression grave quand son travail l'avait éloigné de Paris et du parc où il se rendait tous les jours, le psychiatre disait que le patient n'était sorti de sa dépression qu'une fois ayant retrouvé les Buttes Chaumont. Celle des deux copines qui me tournait le dos s'est redressée, je l'entends maintenant distinctement – « je l'ai trouvée au bord du suicide, elle ne dort plus, ne pense qu'à disparaître... elle n'a personne à qui parler au travail car la sadique a monté tous ses collègues contre elle... elle dit qu'on ne lui dit plus bonjour, qu'on lui tombe dessus en réunion, qu'on a embauché une autre personne sur son poste... elle dit que ça dure depuis l'arrivée de sa nouvelle directrice » – dans « Les nuits avec Théodore », on voyait aussi un groupe qui venait se recueillir dans le parc à la pleine lune, se ressourcer aux pouvoirs magiques enterrés, selon eux, sous le temple de la Sybille ; ils parlaient d'emplacement sacré, de pentacle mystique ; tout ça était très doux dans le film – l'auteur a mis dans ce film un peu loufoque la douceur que j'éprouve chaque fois que je viens ici, ce sentiment que le parc provoque un attendrissement du monde – « elle l'espionne, tu sais ! elle cherche à la piéger mais ma copine est travailleuse alors elle n'arrive à la coincer que pour des questions de détails... là, elle est en arrêt maladie, complètement à bout, antidépresseur et toute la clique, elle ne se rend pas compte que d'autres n'auraient jamais tenu le coup sous un tel travail de sape... je ne sais pas, c'est comme s'il lui manquait une case, tu sais ; comme si elle ne pouvait pas envisager la cruauté de cette femme, son sadisme, et pendant ce temps l'autre boit du petit lait, la met au placard, la rend responsable de tous les dysfonctionnements dus à sa propre incompetence, fait tout pour la casser, la faire démissionner. » Les filles sortent une bouteille de vin blanc de leur panier, deux verres et un tire-bouchon, disposent le tout sur une épaisse serviette de coton qui leur sert de nappe, maintenant elles parlent du chauffeur qui a fait dérailler un train en Espagne, « tu te rends compte, il voulait battre un record de vitesse en conduisant un train plein d'innocents ! », l'accident a provoqué quatre-vingt morts, disent-elles, et le type a dit qu'il voulait se suicider lorsqu'il l'a appris. En haut de la pelouse le groupe des jeunes africains est plus hilare que jamais, trois très belles filles ont traversé la pelouse devant eux, déjà majestueuses avec leurs jambes si

longues et chaque détail de la tenue accordée au reste, cheveux nattés, peaux entre ébène et frêne, elles ont regardé de qui venaient les sifflets sans qu'on puisse voir qu'elle regardaient, ont continué à tapoter sur leurs portables décorés de grigris colorés tout en s'éloignant, riant.

§

J'aimerais, enfin, m'approcher de l'esprit de ce lieu – de son âme ? Avec le gibet comme origine, le mont chauve est longtemps resté un lieu banni. On y jetait les cadavres des chevaux dans la décharge à ciel ouvert. Les vidangeurs de la capitale acheminaient chaque jour, à proximité du mont, les matières fécales de la ville vers la voirie de Montfaucon – elle aussi à ciel ouvert. La putréfaction, les odeurs pestilentielles – combien de temps ont-elles saturé l'air du mont chauve ? repoussé toute autre forme de vie qu'un affairément gestionnaire de cadavres, d'excréments et de déchets ?

Je vois l'audace créatrice d'Alphand luttant contre l'ombre muette des suppliciés du gibet, instaurant la consolation de la nature dans le lieu de la désolation suprême – celui de la destruction de l'homme par l'homme à des fins de domination. Je vois la proposition de sublimer la violence humaine par le commerce avec l'art.

Les textes qui se penchent sur l'art paysager des Buttes Chaumont s'accordent à déceler l'influence des peintres dans la juxtaposition de tableaux qui fait l'écriture stylistique du jardin. Ils citent Fragonard, Hubert Robert – peintre des jardins de Rome. Je cherche les traces du temple de la Sybille et trouve le tableau de Berchem, peintre hollandais du XVIIe : « Paysage avec une cascade et le temple de la Sybille à Tivoli ». Le paysage, imaginaire et romantique, exalte une nature sauvage, tourmentée. Les ruines du temple sont situées au sommet de rochers abruptes très semblables à ceux de l'île du parc – on reconnaît la forme ronde et les huit colonnes du temple, l'oblique accentuée des reliefs. Deux arches de pierres enjambent les eaux tourmentées d'une cascade selon les mêmes courbes que celles du pont qui relie l'île des Buttes Chaumont aux reliefs sud du parc.

Je découvre que le temple ne figurait peut-être pas sur les premiers plans du parc. Qu'importe qu'il ait été à l'origine de l'intuition créatrice, qu'il ait visité l'esprit d'Alphand ou celui de Davioud, l'architecte qui le fit construire. Ce qui compte, c'est le dialogue entre les arts – le travail du peintre qui s'inspire du travail de l'architecte de l'antiquité, qui inspire à son tour l'ingénieur-créateur de jardins. Ce qui compte, c'est que la peinture établisse une passerelle entre le temple dressé au-dessus de Tivoli au IIe siècle avant Jésus-Christ, et celui des Buttes Chaumont, construit fin XIXe.

Et le projet de donner un temple à la Sybille ? L'énigmatique Sybille donne des prophéties nomades, elle révèle les voix de la sagesse divine mais sous forme cryptée. Avec la Sybille, on plonge dans la langue, on explore la polysémie d'une prophétie avant d'en décrypter le sens. Outre son commerce avec les dieux, la Sybille tient sa sagesse de l'expérience. Elle ne jouit pas des vérités qu'elle pourrait asséner mais invite au cheminement, aux mouvements de la pensée. J'aime imaginer Alphand touché par cette figure mythologique sensible et créative – figure de l'énigme de la vie. J'aime aussi penser à Henri Bauchau qui nomma « Sibylle » la psychanalyste qui l'éveilla à l'écoute des voix des profondeurs. J'aime que ce lien m'apparaisse après avoir laissé cheminer mes propres pensées, depuis le mot « énigme » jusqu'à la rencontre d'Œdipe avec le sphinx, puis d'Œdipe à Henri Bauchau.

Amoureuse de peinture et d'art, le jardin que j'aime aujourd'hui – maintenant que les arbres ont créé leurs propres paysages, maintenant que les pentes ont été foulées par tant de promeneurs, maintenant que la végétation génère ses propres cycles – est celui du poète. J'y vois l'empreinte de celui qui n'eut de cesse que d'avoir rendu notre espace urbain habitable. J'y vois l'œuvre combinée de la nature et de la culture, la création humaine tissée dans la matière vivante du monde et de l'art.

§

Il a gravi la montagne chauve, lentement longé les lèvres béantes de la carrière de gypse s'arrêtant, par trois fois, pour scruter les contours et accidents de la brèche – lissant d'une main appliquée, lente, sa barbe depuis le haut des joues jusqu'à l'arrête carrée des mâchoires. L'endroit est un coupe-gorge, il n'en a cure. L'expérience sans doute, la carrure solide et l'habitude de diriger les hommes, de gérer les caractères. Il a croisé des ombres aux pieds des reliefs mais personnes ne semble s'aventurer ici, en altitude, au sommet de cette butte pelée où l'empereur veut un jardin.

Il est seul, au plus haut de ce mont d'où il voit la colline de Montmartre et les amas des bâtisses délabrées des villages de Belleville et la Villette. Il a sorti son calepin de sa poche, tracé des volumes, des perspectives, noté d'une écriture fine mais serrée les éléments essentiels du relief. Il est seul, non loin de l'endroit, si ses calculs sont exacts, où se dressait le gibet de Montfaucon. Une ombre traverse son visage, s'installe entre les yeux à la naissance de l'arrête très droite du nez. Il soulève son chapeau, passe le mouchoir qu'il a tiré de sa poche sur son crâne, replace le chapeau, replie le mouchoir, le range. Il pense aux gravures du gibet voulu par les rois pour asseoir leur règne de terreur. Les corps en

nombre pourrissant aux yeux de tous avant d'être jetés dans la fosse. Les corps privés de sépulture, putréfiés dans cette terre où rien ne pousse – les mères des brigands l'ont-elles arrosée de leurs larmes ? Les galeries de la carrière ont-elles déterrés les os des suppliciés ?

Il a fallu les regarder, les représentations de ce gibet, affronter la vision macabre de ces fourches patibulaires conçues pour asseoir le pouvoir des rois sur le nombre des suppliciés qui pourrissaient aux quarante-cinq ouvertures de l'édifice. Affronter l'idée d'une justice qui éradique le crime par l'utilisation même de l'horreur du crime. Envisager l'esprit qui conçut ces « Fourches de la grande justice », imaginer le projet, les stratégies du projet – l'édifice érigé au sommet de la butte comme avertissement aux voyageurs arrivant par la porte nord-est de la ville, les foules rassemblées pour assister au spectacle des pendaisons, les trois niveaux de poutres auxquelles on suspendait les cadavres avec des chaînes, les échelles qui permettaient de les hisser aux étages des trois façades d'exposition, les archers surveillant l'édifice pour interdire aux familles de récupérer les cadavres, la fosse où l'on déversait leurs restes.

L'homme se penche, racle la terre sèche avec le bord intérieur de sa chaussure, ressort son calepin, le range, arpente jusqu'à la fin du jour la désolation du lieu dans le silence des morts. Un jardin, ici ? Pour les parcs précédents il avait trouvé l'image dès le premier contact avec les lieux – cette vision qui, pour chaque jardin ou square, inspirerait ses plans et le conduirait jusqu'à la réalisation. Mais là il ne voit rien. Rien que cette terre pauvre, la hauteur du relief et l'accumulation des cadavres misérables sous ses pieds, leur nombre. L'ombre creuse par le milieu l'épaisseur de ses traits puissants, elle a alourdi ses paupières, voile ses yeux, initie les chemins de lassitude qui bientôt adoucissent le visage de l'homme mûr. Il marche jusqu'au bord de la brèche, les pieds restés sûrs malgré l'habitude perdue d'escalader les reliefs alpestres. De loin, on voit la silhouette alourdie par le ventre se pencher sur l'à-pic des falaises.

Le jour baissant, il a remonté son col, ajusté son chapeau – on ne voit plus que les tempes volontaires, l'arrête déterminée du nez et, sous le manteau de drap noir, l'encolure d'un taureau. C'est là, maintenant, il le sent. Une lueur de braise traverse la fente sombre de ses paupières. Le terrain ne donnera rien si la faute n'est pas expiée. Il va élever un monument à ces morts jetés dans la fosse sans sépulture. Ce sera entre ciel et terre, là, en prolongement des falaises de la carrière. Il y aura un belvédère, comme sur les gravures des italiens, il y aura un temple rond comme sur les collines de Tivoli, il voit huit colonnes – un temple païen pour l'oracle qui transmet aux humains les énigmes des dieux. Oui, il le voit ; il voit le temple de la Sybille au sommet des falaises qu'il fera construire, qui s'avanceront là, dans le vide devant lui, à hauteur de l'ancien gibet du mont chauve.

Le temple de la Sybille, dans le soleil frileux d'octobre. De fines feuilles jaunes en pluies tourbillonnantes sur les files des coureurs, ensuite parsèment les allées. La masse lie de vin des deux hêtres pourpres n'a jamais été aussi foisonnante qu'en ces débuts de la grande mutation d'automne. Les marronniers, eux, sont déjà nus.

Je suis en haut du relief accentué par l'équipe d'Alphand pour préserver l'ouverture de vue sur le Nord-Est parisien. Les dômes très blancs de la basilique de Montmartre sous le ciel humide, là-bas sur l'autre butte. Sur la pelouse, une mère et ses trois enfants. L'aînée, entre huit et neuf ans, entraîne ses deux frères à courir dans la pente, ils rient tellement et je me souviens du plaisir fou du corps lancé au-delà de sa propre vitesse dans les coulées de sable des hautes dunes du Nord, enfant.

Des barrières, en cette zone haute du parc, autour des bordures récemment restructurées des pelouses. Sur les barrières une affiche : « Les travaux exécutés veulent vous restituer les effets d'espace et de profondeur conçus dès la création du parc. Pour cela les ourlets en bord de pelouse ont été refaits, puis ils ont été engazonnés. Pour une bonne reprise, il ne faut pas y marcher pendant quatre à six semaines. »

Les jardinier d'aujourd'hui prennent soin de l'œuvre léguée par le paysagiste d'autrefois. Ils cultivent la beauté, la renouvellent, la transmettent. J'ai vu naître la forme arrondie des nouvelles bordures – la terre apportée, nivelée, tassée, modelée. J'ai vu dérouler les rouleaux de pelouse sur les nouveaux talus, l'alignement bord à bord, le griffage au râteau, patient, précis, par les jardiniers travaillant en équilibre sur les cheminements en planches. J'ai vu les greffes prendre, l'herbe grandir, la première tonte, le temps qu'il faut à ces cycles. Jamais je n'aurais imaginé que des ourlets de pelouse transforment à ce point l'esthétique d'un paysage. Ils accompagnent le regard sur les perspectives désormais adoucies des pentes. Les pelouses ondulent. On dirait qu'elles respirent.

Paris, novembre 2013